Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 24

Artikel: Où sont les vrais philosophes ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213969>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SAMI ET SA FÈDÈRALA

SAMI ètâi on bin bon coo, quemet ein a dâi moui per tsi no. Travallîve du lo sêlâo lèveint âo sêlâo mussi, châte âo tsautemps, l'avâi la gotta âo nâ l'hivê, èlêvâve bin adrâi sê z'einfant, allâve âo pridzo ti lè iâdzo que faillâi lè batsi, et... bèvessâi on verro âo cabaret la demèindze. Vo dio que l'ètâi ion de cliiau bon Vaudois dâi z'altro iâdzo.

L'amâve son bon verro et foudrâi avâi rida croûie concheince po lo lâi reproudzî. Faillâi lo vère assebin quand bèvessâi : cougnessâi tote lè chà que l'avâi faliu âi vegnolan po amenâ lo vin à bouna fin et lè respèttâve. Po bâire dan, liafâve lè premîre gotte, lè laissîve derrâi sè potte onna menuta, sè gorgossîve avoué devânt de lè s'ingosolâ, et fasâi avoué la leinga on petit brit que voliâve à dere : « L'è bon, et l'è oncora bie meillâo quand on lo bâi sè mîmo ! »

Mâ l'è principalameint lo vin de Mordze que trovâve lo râi dâi vin. Stisse l'amâve pas! mâ, lo respèttâve et desâi : « Clliche, foudrâi sè betâ à dzênâo devânt ! » Et vegnâi tot passâ quand desâi cein, quemet se dèvesâve de son père. Assebin ne bèvessâi jamé trau, principalameint se l'ètâi dau vin de Mordze.

Quemet cein va-te que demèindze nè passâ s'è trovâ bin bon sou, mâ sou à reduire? Lâi avâi z'u lè vôte. S'è-tè soulâ de radze âo bin de dzodîo? Ma fâi, l'è âobliâ de lo lâi demandâ. Seulameint lo leindèman matin lè vesin l'ôûiant que desâi tot ein colère :

— Eh! çaion que ie su! çaion que ie su, ein avoué! de m'ître soulâ avoué dau vin de Mordze!

MARC A LOUIS.

Mots d'enfants.

— Mon petit, demande le pasteur, peux-tu me dire pourquoi le bon Dieu fit le déluge ?

— !

— Voyons, réfléchis un peu...

— C'est parce que les criblets étaient tous bouchés.

La maîtresse d'école ayant parlé de Jésus, de Marie, de Marthe et de Madeleine, pose cette question :

— Qui aimait-il, Jésus ?

Silence de la classe. Enfin, un bonhomme haut comme une botte trouve ceci :

— Il aimait les femmes.

Où sont les vrais philosophes ? — Les philosophes « de profession » sont dans les villes. Ils y font des livres, ils y donnent des cours, ils y prouvent la morale et ils y enseignent le souverain bien. Mais les philosophes pratiques sont dans les vallées, dans les montagnes; ils y tailent les ceps, ils y lient les gerbes, ils y mesurent du charbon et y retapent leurs culottés.

A PROPOS DE CHANTS NATIONAUX

UN statisticien très bien informé affirme que plus un pays est petit, plus son hymne national croît en longueur.

Ainsi, le *God save the Queen* compte quatorze mesures; le *Bojé Tsara Krani* (l'hymne russe), seize; *The Hail Columbia* (l'hymne américain), vingt-huit. L'hymne siamois compte soixante-seize mesures, l'hymne uruguayen soixante-dix, l'hymne chilien quarante-six.

La République de Saint-Marin a l'hymne le plus long qui existe au monde, après la Chine, toutefois, qui confirme la règle en y faisant exception et dont l'hymne national est si long qu'il faut une demi-journée pour le jouer jusqu'à la fin.

La Suisse semble, elle aussi, faire exception à la règle. Le *Rufst du mein Vaterland* n'a que quatorze mesures. Son concurrent, le *Cantique suisse*, en a, il est vrai, le double.

FACÉTIES DES ANCIENS BALOIS

L'ÉTRANGER qui, dans la première moitié du siècle passé, se promenait sur le grand pont de bois, à Bâle, considérait avec curiosité une grotesque figure de bronze, apparaissant à l'ancienne porte du Rhin et tirant la langue aux passants, par un mouvement régulier que lui imprimait le balancier d'une horloge. Cette figure, visible aujourd'hui au Musée historique, remonte à une époque où les habitants du Petit-Bâle étaient en hostilité continuelle avec ceux de la ville. Un plaisant Bâlois imagina de les narguer par cette grimace permanente; mais ceux-ci opposèrent à l'injurieuse facétie une image encore plus malhonnête, qui mit les rieurs de leur côté.

Cette anecdote nous en rappelle une autre plus récente et de meilleur goût. Le vieux médecin S... homme habile et d'un esprit original, passait tranquillement sur le pont, lorsqu'une vieille commère bâloise, dans l'espoir d'attraper une consultation gratuite, l'arrête et lui expose son état. Le docteur l'écoute d'un air d'intérêt, et, quand elle a fini, lui dit : « C'est bien, ma bonne, je vois ce que c'est; fermez les yeux et montrez-moi votre langue ». La vieille obéit; à l'instant le docteur tourne le dos, s'éloigne, laissant là sa patiente en butte aux railleries des curieux qu'avait rassemblés cette scène bouffonne.

« Pour nos Vieillards » — On nous écrit : — La collecte-souscription nationale de la fondation de la Société suisse d'Utilité publique en faveur de la vieillesse indigente a déjà produit environ 200.000 francs. Ce beau résultat montre tout l'intérêt du peuple suisse pour cette œuvre. La plus grande partie de la recette reviendra aux cantons et les comités cantonaux ou les sociétés cantonales d'utilité publique pourront renseigner sur la destination des fonds.

« Le comité de direction remercie vivement tous ceux qui ont collaboré à son action ou participé à la collecte. A cette occasion, il rappelle que la fondation « Pour nos Vieillards » vise à encourager dans les divers cantons l'assistance des vieillards, en tenant compte des institutions existantes et en soutenant les cantons dans une large mesure.

« Le comité acceptera tous les renseignements qu'on voudra bien lui envoyer pour compléter sa documentation, de même que les autres témoignages de sympathie par envois au compte de chèques postaux VIII b 471, « Pour nos Vieillards », Winterthur (Siège provisoire)

« Le président : D^r A. de SCHULTHESS.
Le secrétaire : M. CHAMPOD-BENVEGNIEN. »

LA FEMME A BICYCLETTE

LES restrictions sérieuses apportées dans les horaires de chemins de fer et dans la circulation des automobiles, de même que le prix élevé des voyages, ont donné un nouvel essor à la bicyclette. Tout le monde fait de la « bécane », et le beau sexe n'est pas le moins ardent à ce sport.

Aujourd'hui, on ne s'étonne plus du tout de voir une femme à bicyclette. Ce n'est pas toujours très gracieux, soit. Peut-être en fait-on *in petto* la remarque. Mais à cela se borne l'observation. On ne discute plus le droit — du reste incontestable — de la femme d'enfourcher la bicyclette. Même, la question de bienséance n'est plus soulevée.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Au début du cyclisme féminin, il y eut de nombreuses polémiques. En voici un exemple assez plaisant.

Un lecteur écrivait à son journal :

« Si « l'habit fait le moine » — le costume masculin que revêtent les femmes qui font de la bicyclette, les allures plus libres qu'elles contractent (au physique et au moral) modifient-ils leur conception de la vie, leur manière de sentir et de comprendre ? — comme disent les psychologues. — Je parle des jeunes filles aussi bien que des femmes mariées.

« Leur santé s'en trouve-t-elle bien ou mieux ?
« Les mères, les maris et les médecins pourraient-ils dire ce qu'ils pensent de ce sport pour leurs filles, leurs femmes et leurs clientes ?
« Quand elles reprennent leurs vêtements féminins, regrettent-elles la culotte qu'elles ont portée un instant ? »

* * *

Et voici maintenant l'avis adressé au même journal, d'une lectrice cycliste qui signe : « Une passionnée » :

« Voici trois mois que je fais de la bicyclette, monsieur le rédacteur, et ni moi, ni mes amies — qui sont mes aînées dans la carrière du « pédalage », nous n'avons remarqué que ce sport ait apporté, dans notre manière de sentir et de comprendre, un bien grand changement.

« La mode est trop nouvelle, voyez-vous, pour qu'en bien ou en mal son influence se soit déjà fait sentir.

« Mais si vous voulez savoir ce que nous pensons et ce que nous pensent nos familles de cet exercice, cela est différent. Chacune de nous pourrait vous répondre ce que je vous réponds moi-même : « Je suis folle de cet exercice, très amusant. Papa est enchanté du petit air « garçon » que cela me donne... Maman est « furieuse parce que, sur ma machine, j'échappe à sa surveillance. »

« Une fois sur la selle de cuir, adieu remontrances : en deux tours de roues, on est loin... Vive la liberté ! Quant à ce que pensent nos « bons docteurs » de la bicyclette, ils vous le diront peut-être... à nous, ils ne le disent pas. Nous devinons pourtant, à leur air grave et à leurs hochements, le nombre des infirmités qu'ils songent déjà à nous attribuer, grâce à notre exercice favori.

« Moi, que les médecins ont déjà menacée de lit à perpétuité, parce que je dansais trop, je courais trop, je chantais trop, je pleurais trop, je riais trop, et qui me porte comme un pont neuf, je ris des menaces de la Faculté ; mais nos mères, monsieur, nos tendres mères sont affolées et... ravies en secret d'avoir un prétexte pour nous retenir près d'elles.

« Quand elles sont dans cette situation cavalière, les femmes ont-elles remarqué les regards des hommes étaient aussi... flatteurs ?
« Que lorsqu'elles sont revêtues de leurs vêtements ordinaires ? — demandez-vous.

« A cela je puis répondre, car je suis coquette et je remarque toujours... si je suis remarquée.

« Eh bien ! franchement, une femme, qu'elle soit jolie ou non, a moins de succès sur sa machine que revêtue de son costume féminin.

« Il faut avouer que c'est justice, car nous avons l'air de vrais singes accroupies sur notre bicyclette... Les regards des hommes nous le disent clairement.

« Seulement, en vélocipédie comme en toutes choses, il y a des femmes qui trouvent moyen d'être gracieuses, tandis que d'autres ont l'air de paquets. Les premières, quels que soient leurs costumes, sont toujours appréciées. Je fais ce que je puis pour leur ressembler — au départ ; mais une fois dans le peloton, plus de coquetterie possible : filles et garçons ne font qu'un, on est ami, camarade gentiment, sans arrière-pensée. Les hommes surveillent un peu leur langage à cause de nous ; nous ne surveillons pas du tout le nôtre à cause d'eux, et cela fait un tout charmant.

« Le soir, quand chacun a repris sa place : les messieurs au fumoir, les femmes au salon, les jeunes filles près de leur maman, tout rentre dans l'ordre. Il ne reste qu'un bon souvenir de la promenade passée, et souvent le regret de ne pouvoir continuer, avec un aimable compagnon de route, la conversation commode...

« Cela était convenable tantôt... ce serait convenant ce soir. Nous nous apercevons que cette manière d'envisager la vie est absurde... »